

## MONOCHROME

Aujourd'hui c'est lundi. Le même lundi terne et morose. Le même début de semaine fatigué et lent. Le même jour d'intense mollesse dans les jambes. La même gueule de bois. Et aussi la foule, dense, collée, immonde, puante. Dévastée dans sa chaire rosée. Le même soleil criminel et sanglant qui torture ces cafards nus dans les rues. La même crasse aux pieds des grosses berlines. La misère qui s'écroule sous les buildings et les vagues de béton. L'enfer aux portes de la ville sans visage. Et les aller-retours entre les néons vermeilles, dans les impasses cachées, celles où l'on voit de près les faisceaux de lumière sur les joues creusées des passants à moitié morts, la vermine qui se décompose sous la chaleur torride dans un râle plaintif insupportable. Il fait chaud à en perdre la tête, comme ma vieille caboche qui tombe peu à peu de mes épaules sèches. Ce n'est pas la chaleur d'un jour d'été comme les autres, non, c'est la chaleur d'un mois de mai suffocant qui se désaltère de la sueur humaine. C'est la seule manière de décrire ce temps, d'imaginer les enfants qui ne courent plus, de visualiser les cadavres vivants qui traînent leurs carcasses. Il y aussi l'odeur infecte des égouts qui englue l'asphalte, la putréfaction dans toutes les narines, le parfum qui s'enroule autour des arbres. L'odeur qui complète ce tableau macabre d'un lundi du mois de mai. La couleur qui bombarde les pupilles. Il est dix-sept heure.

Comme tous les lundi soir, je sors du bureau de mon éditeur, rue des camélias. Étrangement, il n'y a jamais eu de camélias ici, ni roses, ni blanc, ni pourpres, mais quelques lys sur les balcons. Des fleurs gavées de soleil, nourries de dégoût et d'infections, spectatrices complices des divagations humaines. Des fleurs blanches au milieu des nuées rouges ardentes. Et chaque pétale qui tombe à terre comme la douce mort du quartier. Je fais plusieurs pas avant d'atteindre un *pub* au bout de la rue. C'est plein de crasses, de murs jaunis par la cigarette, de taches de ce café amer qu'on sert aux passants.

Je traverse le bar jusqu'à une table au bout de la salle. Je m'assois sur la banquette en cuir déchirée. A côté de moi des roses, en face des coquelicots. La serveuse s'approche, le visage cerné.

-Vous prendrez ?

-Un café *ristretto*.

J'allume une cigarette en la regardant partir. Elle retourne au comptoir où le patron discute.

-Il fait nuit tôt en ce moment, le ciel est rouge.

-Ça fait deux jours qu'on voit ça, vers cinq heures.

-C'est triste, le lundi !

La serveuse revient avec ma tasse, sans mot ni sourire. On dirait un cadavre qu'on manipule, peut-être dans son dos des ficelles qui suspendent ses bras le long de son corps fluet. Une morte. Un corps qui bouge sans lueur de vie. Les flammes de sa chevelure ondulent le long de sa poitrine, c'est presque obscène, ou obsédant, qui sait. Sous ses cheveux rougeâtres on peut à peine distinguer la chaleur froide de son visage, de ses lèvres sombres, sèches comme un désert craquelé, comme un Sahara aux yeux de tous les hommes. Je sors un carnet corné aux quatre coins, de mon *duffle coat* bleu marine au liserai rouge. Je l'ouvre sur une page blanche, d'un blanc immaculé, d'un blanc insoutenable qu'on voudrait salir. Et j'attends. Je regarde longuement le papier sans pouvoir écrire, en silence, alors que dans le café règne un subtil capharnaüm. Je suis à moi seul un îlot de silence. Je fixe le carnet avec des yeux exorbités comme ces énormes poissons rouges qui vous fixe en tournant dans leur bocal. Rien ne sort de mon cerveau stérile, de cette terre inféconde. Pas même l'esquisse d'un bon mot qui ferait ma gloire et mon éternité.

On entend la porte claquer. Je penche ma tête vers l'entrée du *pub*. Là contre les bourrasques de vent, une femme. Elle est vêtue presque exclusivement de noir : des talons hauts noirs, une jupe cintrée noire, un haut noir, un voile de dentelles noir qui recouvre son visage. Une veuve noire. Juste un rouge à lèvres rouge sous sa toile. Et un grand chapeau blanc nacré d'où tombe le voile. Elle doit sortir du cimetière qui fait l'angle, celui des morts de l'oubli, celui des morts de l'ombre. Il est minuscule ce cimetière. On dit qu'il est sale. On dit que les tombes y sont laissées telles quelles.

Les rumeurs disent aussi qu'on y trouve beaucoup d'asiatiques, des japonais, des philippins, ou peut-être des chinois. Je crois que ce sont des *jap*. En tout cas, elle est asiatique, la femme, bien qu'on puisse déceler quelques traits européens. Le claquement de ses talons contre le cinabre du carrelage résonne jusqu'à mes oreilles. Des cliquetis timides qui roulent sur mes tympanes. On dirait une de ces *mujer* espagnoles qui supportent le poids du deuil. Elle s'installe sur la table voisine. Elle commande un thé à la serveuse rousse. Un thé au jasmin, ou peut-être du thé noir, on entend mal. A peine peut-on entendre les battements de son cœur. Je voudrais troubler sa sérénité, braver le silence de mort qui s'est installé, lui parler, la charmer, voir son visage pâle au plus près de mes lèvres. Elle regarde droit devant elle, les yeux grands ouverts, bruns. Elle sort de son sac à main un livre. *La Maladie de la mort*. Duras.

-Vous aimez Duras ?

Elle est surprise face au scandale de mon audace. Elle me fixe avec insistance, on pourrait croire qu'elle va me dévorer. De ses doigts fins, elle m'agripperait, de sa gueule d'insecte, elle m'avalerait après l'amour. Mante religieuse. Elle ne répond pas.

-Et ça vous plaît, *La Maladie de la mort* ?

-Oui, c'est beau.

-Qu'est-ce qu'une si belle femme vient-elle faire dans ce rade immonde, mis à part lire ?

-Je viens d'enterrer mon frère.

-Toutes mes condoléances. Il était malade ?

Pas de réponse. Un souffle, sans bruit, sans son. Finalement elle me lâche :

-C'est une belle journée pour mourir, vous ne trouvez pas ?

-Oui.

-Il fait chaud. Vous tenez vraiment à savoir ?

-Peu m'importe.

Elle se tait. Elle fait respecter le silence autour de nous. Les clients du bar ne parlent plus, ne hurlent plus, comme s'ils attendaient une réponse qui ne viendrait pas, jamais. Elle regarde ses mains gantées, baisse la tête face aux regards braqués – la regardent-ils vraiment ? En tout cas, elle semble le penser, d'où sa nuque courbée devant les iris glacés.

-Je dois partir.

Elle me quitte, sans boire sa commande. Elle repart vers la rue des camélias, ou plutôt la rue de l'absence de camélia. La rue blanche dans l'océan rouge. Une tâche d'ébène au milieu des lys blancs. Je fais de même, après avoir fini ma tasse. Dans la rue, je cours, comme un fou échappé de l'asile, je cours à en cracher mes poumons. Mes pieds frappent les pavés, mon corps s'élance à travers les vitrines rougeâtres de la ville défigurée. Je divague au fil des avenues. Il est minuit. J'aperçois mon immeuble. Je monte difficilement les marches de la cage d'escalier, les unes après les autres. Enfin la porte bordeaux, numéro 45. Je foule le parquet vernis avant d'atteindre mon bureau. Je ressors le vieux carnet voûté pour la seconde fois. Et j'écris. Longtemps. Passionnément. Quelques mots puis de longues phrases où l'âme se perd. Des hauts-le-cœur vomis sur le papier. Des baisers déposés à l'encre noire. Des envies jetées à même la feuille. J'écris. Comme si c'était la seule chose à faire. Un *Ave Maria* à cette femme en deuil, la japonaise – c'est sur, elle est japonaise – à notre rencontre sur les bordures de cuir rouge, à ce thé qu'elle n'a même pas bu, au secret qu'elle porte sur son visage – son frère dit-elle. La mort de ce frère. Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Avec des gémissements ? Longtemps ? Rapidement ? Effusions de sang ou propreté presque chirurgicale ? Tant de questions... Pas une seule réponse... Juste l'irréelle absence de mot, d'explication plausible ou non, pas même une piste alambiquée, rien. Le rien qui clôt les interrogations. Le rien qui tient à distance de la réflexion. Et le sommeil. La nuit est tombée depuis des heures maintenant – deux heures je crois. Je vais me coucher.

C'est beau un jour de pluie. Les gouttes tièdes sur mon front. Les larmes qui tombent du ciel

comme de délicats flocons liquides, et qui assombrissent le rouge des briques. C'est bon de se réveiller la gueule sous les averses. Sentir le froid jusque dans ses membres, après le chaud intense. Comme chaque jour je passe rue des camélias. Je me ressource dans tout ce blanc. J'arrive enfin devant le *pub* de la veille et de tout les lundi soir. Mais ce n'est pas lundi. Je m'arrête quand même. Je m'assois à la dernière table et j'attends. Je demande du thé noir. Ils n'en ont pas. Je prends un thé au jasmin. Et j'attends. J'attends le retour, le retour précieux de la femme. J'ai l'intime sensation qu'elle va revenir, une intuition qui vous prend le cœur et vous envahit. Un désir tellement grand, tellement fort. Et si elle ne venait pas, je retournerais errer parmi les ombres rouges du couchant. Je mourrai à mon tour, comme toutes ces vermines, perdantes face à la vie, plumées par le *bluff* du Temps. Ce Temps, toujours maître du jeu, maître des cartes, M. l'Arnaque. La fameuse horloge qui broie les os de ceux pour qui c'est l'heure, l'heure de la mort. Peut-être mon tour, si elle ne vient pas. J'en ai besoin, le besoin insurmontable de savoir, d'apprendre. Le patron fait tourner le vieux mange-disque à l'avant du bar, la vieille machine qui crache ses phonèmes, du Gainsbourg, *Je suis venu te dire que je m'en vais...*

Je la vois venir à travers la vitrine. Élégante, comme hier, toujours en noir, toujours en deuil. Elle entre, d'un pas plus assuré que la veille. Elle me regarde, me dévisage et va s'asseoir à ma table.

-Bonsoir.

-Bonsoir, je vous attendais.

-Tant mieux, je suis là.

*Comme dit si bien Verlaine...*

-Je suis désolée pour hier, je suis partie très vite.

-Vous savez, j'ai menti, hier. Vous m'avez demandé si je voulais savoir ce qu'il était arrivé à votre frère. Je vous ai répondu que ça m'était égal. J'ai menti, je voudrais savoir. J'en ai eut des convulsions toute la nuit. Dites-moi, je vous en prie ?

*Au vent mauvais...*

*Tu te souviens des jours anciens...*

*Et tu pleures...*

-Êtes-vous vraiment prêt pour cela ?

-Je ne suis pas sûr.

Elle ferme les yeux et écoute, la musique, la mélodie, triste, mélancolique, les assiettes qui se brisent dès l'impact au sol, les verres fêlés qui cognent, les bouteilles de vin déversées dans les gorges voyageuses, les pleurs tus, les cœurs serrés contre le comptoir, l'averse dehors.

-Je suis japonaise, mon frère est mort il y a plusieurs années, des décennies.

-Alors pourquoi faire son deuil hier ?

-On a jamais retrouvé son corps. Il m'a hanté depuis.

Elle se lève et remet son voile de dentelles noires sur son visage immaculé. Elle s'éclipse discrètement, très vite comme la veille. Elle regagne les pavés rouges. Je reste devant ma tasse de thé, pensif. Je ne sais toujours rien, ou peu de choses. Dehors, la pluie continue de frapper le bitume, avec force, et on entend le refrain des gouttes implosant contre le sol. Les vapeurs du thé bouillant emplissent mes narines d'une fumée acide, terriblement acre, à m'en faire tourner la tête. Il pleut et pourtant je retrouve la même danse du soleil, la même odeur de soufre, et je revois... Les mains gantées... Les lèvres vermeilles... Les dentelles des veuves siciliennes... Les nuées de thé... Je ne peux plus, je rentre chez moi.

Pour la première, je ne regarde pas autour de moi. Je traverse la rue comme on traverserait le Styx sans vouloir voir les horreurs aux alentours. Peu m'importe les tas d'immondices sur les trottoirs. Peu m'importe les tâches de sang sur la chaussée. Peu m'importe cette vie que je vomit du plus profond de mes entrailles fétides d'être humain placide. Les cris, les pleurs, les maux de toute une ville vouée au néant, au vide, à l'uniformité, au monochrome rouge intense qui détruit tout, et

Duras, et Gainsbourg.

Je me sers un verre de rouge. Entrons dans cette sublime folie collective ! Et je bois, avec délectation, une gorgée, puis une autre, je m'abandonne à Bacchus, dieu des ivrognes, dieu de ceux qui oublient, de ceux qui pensent oublier, de ceux qui avalent des litres et des litres d'eau de vie. Rien ne compte avec un peu de vin. Un autre verre plus corsé que le premier. L'alcool m'enivre. Je ne veux plus penser, moi non plus. Moi aussi, je veux rire aux éclats avant de tomber à la renverse. Moi aussi, je veux oublier.

Dans toute la joie qu'apporte l'ivresse, je me saisis de mon carnet de note. Je cherche dans tous les sens le secret de l'autre dont je ne sais même pas le nom. Je cherche son frère, la mort de son frère, l'hypothétique misérable indice qui comblerait mon cœur. Et là je supplie Dieu. Je prie, moi le cynique athée, l'homme conduit par la raison, je supplie qu'on m'ôte le canif qui pointe au-dessus de mon crâne. Je prie pour savoir, ou pour mourir, selon ce que l'on veuille bien me donner. Mais aucune réponse ne retentit. Je suis seul et je ne sais rien, comme à mon habitude. Mon verre reste ma seule compagnie, alors je le remplie, le vide, le remplie encore puis le vide. C'est comme si ma main agissait seule, sans mon consentement. Et pendant que je me livre à l'alcoolisme, je vois cette femme, encore et toujours cette femme, cette Japonaise, son secret, le fardeau que désormais je partage avec elle. Je ne peux pas continuer de vivre avec ce poids, ces dix mille tonnes contre mon dos qui tôt ou tard m'écraseront comme on écraserait une mouche.

J'ai l'étrange sentiment que c'est la dernière fois que je retourne dans ce bar. Je traîne dans la rue, je flâne. Le rouge semble s'exténuier, devenir terne après l'intensité d'hier. Les fleurs ne sont plus les mêmes. Les bruits infernaux s'estompent. La terre que je foule n'est plus aussi piteuse. La chaleur n'est plus. Ni la pluie. Il fait bon, un léger vent, une douce brise qui berce la ville. Les gens ne semblent plus si seuls. Les enfants jouent sur les balcons. La foule n'est plus si dense. On peut même apercevoir une lueur de satisfaction sur les visages. Tout est étonnamment vivant et enjoué. Les murs ne sont plus ces infâmes tas rouges qui m'obnubilaient la nuit. Une vraie journée de printemps, la première depuis des mois. La paix. Pas seulement une paix de façade qui s'anéantirait au moindre coup, non, une vraie paix, enracinée dans la ville. Dans le *pub*, je la retrouve. Je m'assois, la regarde fixement.

-Je suis prêt.

Elle se tait pendant quelques minutes et me sourit.

*-Hiroshima, 6 août 1945, le bruit et la lumière, le nuage rouge qui a tout emporté.*

Et elle est partie, à jamais, sans un mot. Dans la rue, plus de rouge, juste des fleurs magnifiquement blanches. Des lys à perte de vue. La paix. Une nouvelle couleur.